





Lettre à un cousin d'Amérique



À Eric



« La seule aristocratie c'est la conscience. »

D.H Lawrence



ISBN No : 978-2-940248-90-2



Michel Vincent

Lettre

À UN COUSIN D'AMÉRIQUE

Une superpuissance voyou à Davos
et autres considérations plus plaisantes

Le Cadratin



Avant-propos

Cri de désespoir, de révolte, cette lettre est comme une extension de mes « Croquis de route » à jamais inachevés, une douleur indicible, insaisissable et trop longtemps refoulée, qui, au milieu d'une insoutenable imposture, jette enfin son masque. Ici, la visite de Donald Trump à Davos, et le cousin d'Amérique retiré dans sa lointaine Géorgie hantée par ses fantômes esclavagistes et ségrégationnistes, en furent le déclencheur. Devant la soumission de l'homme, son peu de lucidité, ou son désir d'ignorance, face au grand mensonge économique, face au Néron moderne, la passivité n'est-elle pas un aveu ? « L'écrivain [et l'homme] est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi », écrit très justement Sartre. Mais les choses s'impatientent, nous rappelle Ungaretti.



Vufflens-le-Château, le 22 janvier 2020

Cher cousin,

Cette lettre écrite «à chaud», suscitée par la venue de Donald Trump au World Economic Forum de Davos (WEF), mériterait sans doute plein d'autres remarques que celles qui me passent par la tête aujourd'hui, mais je te les confie tout de même.

La visite de votre président m'a fait penser au monde dans lequel tu vis, ce monde que j'ai parfois beaucoup aimé au cours de mes dix années passées à New York, même si les mots n'ont jamais eu le même sens dans ta nouvelle langue et dans la mienne. En effet l'anglais a toujours représenté pour moi la *lingua economica*, la langue du commerce ceinte de sa couronne impérialiste sur fond d'aliénation

et d'oppression. Et dans cette langue apprise sur le tard (ce fut le cas pour toi aussi), je ne ressens pas aussi intensément que je le voudrais l'âme et la volupté des mots, car pour cela, il faudrait pouvoir se «baigner dans la syntaxe» de l'autre, comme le souligne le philologue franco-allemand Heinz Wismann. Wismann raconte à ce sujet que «traversant l'Allemagne, en 1807, pour faire la tournée de toutes les têtes pensantes, Germaine de Staël se plaignait du fait qu'il n'y avait pas de conversation possible avec les Allemands, parce que chez Goethe par exemple, ceux qui prenaient la parole ne la lâchaient pas avant d'avoir terminé leur phrase. Pour elle, une conversation consistait précisément à emboîter le pas à celui qui parlait, quitte à l'interrompre, et à prolonger ce qu'il disait dans une sorte de connivence, parfois tout à fait amicale. Or c'est impossible en allemand, parce que le

verbe, qui joue un rôle éminent, est placé en fin de phrase...»

Et puis il y a ce passage fameux où, dans une très longue lettre à son éditeur Bernard Grasset, Ramuz lui confie pour expliquer son style très critiqué en France (non seulement Ramuz était accusé de mal écrire, mais de mal écrire exprès) : «...Je n'ai pas seulement constaté qu'il existait dans mon petit pays deux langues, l'une qui était parlée, l'autre qui était écrite, l'une que j'appellerai, si vous le voulez bien, le vaudois, l'autre qui était (ou qu'on croyait être) le bon français, mais que ce français (qu'il nous fallait apprendre), nous l'apprenions très mal. Moi-même je l'avais appris (et peut-être pas beaucoup plus mal que beaucoup d'autres), moi-même je m'en servais encore, ou croyais du moins m'en servir ; tout le monde s'en servait autour de moi, tous ceux du moins qui se mêlaient d'écrire (des livres, dans les revues, et même dans les journaux)

avec la plus grande volonté... [mais] c'était pour nous une langue apprise (et en définitive une langue morte) [...] Il y avait traduction et traduction mal réussie. [...] L'homme qui s'exprime vraiment ne traduit pas.» Et lorsqu'il traduit, que de malentendus possibles, que de causes de disputes! Les Anglais ont une excellente expression pour cela : «lost in translation», d'où les relations souvent difficiles entre des êtres qui croient partager la même langue...

Cela dit, je pense toujours avec bonheur et une touche de nostalgie magnifiée par le temps, aux merveilleuses lumières encore non marchandes qui brillaient sur ton pays d'adoption, comme si la lumière pouvait écarter le mal. Mais ces lumières se situaient le plus souvent là où il y avait peu d'humains, comme dans l'immense forêt de Steep Rock à Washington, Connecticut, à Warren autour de notre étang aux castors, ou dans les

grands espaces de l'Ouest et du Grand Nord-américain, où la solitude, le sentiment de liberté furent une découverte et une véritable libération.

...Beaucoup d'années ont passé. Un imposteur abject, un narcissique raciste et brutal est arrivé, pourrissant mes souvenirs, pourrissant mes rêves, pourrissant mon Amérique à moi, dégradant, salissant tout ce qu'il touche. Lutte des classes, lutte des castes, une partie des 62 millions d'Américains qui l'ont élus sur 251 millions en âge de voter (et 100 millions d'abstentionnistes !...), semble satisfaite ; les autres, pris par leur train-train quotidien, dressés depuis l'école primaire selon les préceptes du «positive thinking»¹(et son revers de médaille : le peu de réflexion critique dans un pays où l'inculture est une fierté), s'épargnent ce

¹ Excellent livre à ce sujet : *Smile or Die : How Positive Thinking Fooled America and the World ?* de Barbara Ehrenreich. Tous les Américains devraient le lire, le reste du monde aussi pour mieux comprendre l'idéologie yankee.

que Tocqueville appelle le «trouble de penser». Est-ce par conséquent surprenant, si disloquée par un discours capitaliste destructeur (comme l'idéologie simpliste du libre marché), affamée de puissance et de lucre, amoral de droit divin tout en prêchant la morale au reste du monde, la «politiquement correcte» Amérique est devenue une superpuissance voyou¹, selon le politologue et chef de file des néo-conservateurs, Robert Kagan et le grand linguiste et philosophe politique Noam Chomsky qui répète à qui veut bien l'entendre, qu'«il est de la responsabilité des intellectuels de parler vrai et de révéler les mensonges.» ?

Déclin moral des élites, contrat social brisé, justice égarée, inégalités crasses, dans un pays où on ne considère et respecte les individus que par la taille de leur fortune, la barbarie semble avoir

¹ Une autre superpuissance voyou, la Chine, attend en embuscade.

gagné. Et pour la moitié des Américains «officiellement» pauvres, leur pauvreté est rendue plus misérable encore par un cadre de vie délabré, des infrastructures et un système de santé ravagés. Que dire d'un pays qui se vante de ses succès économiques et de sa richesse, avec plus de 28 millions de citoyens sans assurance maladie !... Mais pourquoi s'accrocher à des chimères ? Le monde n'a-t-il pas toujours été cruel, égoïste et injuste ? Peut-on espérer un jour apprendre de nos erreurs ? Les générations qui nous suivent seront-elles plus intelligentes, plus responsables que nous l'avons été, à l'exemple de notre nouvelle Jeanne d'Arc, Greta Thunberg ? Auront-elles même le choix ?... Aujourd'hui l'homme me lasse. Il me fait de plus en plus horreur. Ma détestation de l'homme est devenue ma condition d'homme. Comme disait Sartre : «Quand les riches se font la

guerre, ce sont les pauvres qui meurent». Je crains que le monde de demain soit encore pire que le monde d'avant.

Votre président, le maître du prétendu monde libre, vient d'arriver à Davos. Une belle neige fraîche l'attend, parsemée de paparazzis et de quelques vieux à la retraite qui doivent aimer les Puissants. Greta Thunberg est là aussi. Venue en train de Suède, elle va sûrement l'égratigner ainsi que les politiciens aux ordres, les affairistes boursouflés, les industriels prédateurs et autres financiers courtisans qui se réunissent chaque année dans les Grisons. Responsables d'une globalisation débridée, de la destruction méthodique de la planète terre, de l'effrayant accroissement des inégalités, j'ose espérer que ces «élites» seront redevables un jour des conséquences de leurs décisions et de leurs actes.

Il est 13 heures. J'écoute le discours de l'homme à la coiffure laborieuse et au visage orange. Vingt minutes d'auto-congratulation d'un enfant de trois ans fier d'annoncer à sa maman qu'il est devenu le plus beau, le plus grand, le plus fort, le plus intelligent président du monde... Narcissisme grandiose, vulgarité abjecte, mythomanie, violence, misogynie, bigotisme, racisme, xénophobie, tout est là devant nous, en un seul homme, un homme visiblement doté d'un cerveau pétri d'orgueil et de glaise de dollars : l'homme nouveau de la «civilisation» américaine et de sa grandeur retrouvée. « America First », braille *ad nauseam* cet homme fou de pouvoir et ivre de gloire¹. Son discours issu des bas-fonds immobiliers new yorkais et de la télé-réalité, me fait penser à ce qu'écrit Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature* ?

¹ Hitler, lui aussi, hurlait «Sieg Heil ! Deutschland über alles».

décortiquant la politique de ceux qui en URSS avaient acquis le pouvoir et voulaient le garder : «Il suffit de feuilleter un écrit communiste pour y puiser, au hasard, cent procédés : on persuade par répétition, par intimidation, par menaces voilées, par la force méprisante de l'affirmation, par allusions énigmatiques à des démonstrations qu'on ne fait point, en se montrant d'une conviction si entière et si superbe qu'elle se place d'emblée au-dessus de tous les débats, fascine et finit par devenir contagieuse. On ne répond jamais à l'adversaire : on le discrédite, il est de la police, de l'Intelligence Service, c'est un fasciste. Quant aux preuves, on ne les donne jamais, parce qu'elles sont terribles et mettent trop de gens en cause. Si vous insistez pour les connaître, on vous répond de vous en tenir là et de croire l'accusation sur parole, sinon il vous en cuirait...»

Étonnante affinité avec le langage de Trump, non ? Pourquoi penses-tu que cet homme aime tant Poutine, Xi Jinping, Netanyahou, Mohammed ben Salmane, Kim Jong-un, Erdogan, Orban, Bolsanaro, Morawiecki, Modi, Boris Johnson (un autre menteur-affabulateur incorrigible à la tête d'une autre nation vivant de poncifs éculés). Sa flagornerie à leur égard n'a d'égal que son désir d'être président à vie. Est-ce cela que vous désirez aux États-Unis ? J'en doute ! Alors pourquoi diable être un citoyen docile et mou ? Comment faites-vous pour ne pas descendre dans la rue ? Ne serait-il pas temps d'agir ? Même les moutons inquiets bêlent ! Mais peut-être que je rêve, que vous partagez ses vues ? «Nous sommes des ratés du rêve», dit Romain Gary.

Aujourd'hui, le parti républicain, l'Église évangélique, Rupert Murdoch, l'ultralibéral nationaliste (Fox News, le Wall Street Journal, le Dow Jones, The

New York Post, etc., etc.) et son empire du mal, avec ses tabloïdes qui cajolent la pensée totalitaire anglo-saxonne (ils furent des armes redoutables dans la bataille du Brexit), ont adopté cet homme. Il est devenu leur agent, leur instrument, leur homme de confiance, le sauveur qu'ils attendaient depuis longtemps. Ils le défendent bec et ongles contre sa destitution qui n'a aucune chance d'être acceptée par le Sénat, tout en travaillant activement à sa réélection. Paraphrasant le journaliste anglais John Crace : «Conservatives know Boris Johnson is a fraud. But he's their fraud», les conservateurs savent que leur homme est un imposteur, mais c'est *leur* imposteur. Bien sûr les démocrates se sont tirés une balle dans le pied dans cette affaire de destitution, mais pouvaient-ils faire autrement, tout en sachant que la justice est un serpent qui ne mord que ceux qui ne portent pas de chaussures ? Et les

évangélistes blancs ne proclament-ils pas que cet homme est «un envoyé de Dieu venu sauver les États-Unis et le monde» ! Un président de «droit divin» !... Les bras m'en tombent. Quand le fanatisme religieux et les républicains chassent ensemble dans la même basse-cour, c'est une combinaison gagnante. Une vérité révélée par le corps vivant de l'Église - quel instrument de pouvoir ! Le rêve absolu de tout apprenti dictateur ! Et quels dégâts dans la basse-cour !... As-tu lu *La Pensée captive, Essai sur les logocraties populaires*, de l'écrivain polonais Czeslaw Milosz, prix Nobel de littérature 1980, à propos de l'asservissement de l'esprit dans les régimes sans liberté ? Un autre livre que tous les Américains devraient lire. Le monde entier devrait le lire avant qu'il ne soit trop tard. C'est déjà trop tard dans beaucoup de pays ! Pense à la Chine, à la Russie !...

Le téléprompteur accélère. Difficile de suivre le discours du *leader machismo* à la télé avec la voix superposée du traducteur ! Débit rageur et névrotique. Tu tends l'oreille. Tu te dis que ça ne peut pas être, que ça ne peut pas exister... Et puis la colère monte : peur de penser, envie de vomir. Scène ubuesque. Le *Washington Post* relèvera ses mensonges, ses «fake news» (16 241 à ce jour depuis le début de sa présidence), mais qui lit encore la bonne presse aux USA ?... Le soleil brille sur la neige encore blanche. J'imagine sa cour rapprochée aboyer au garde-à-vous : *Ave Caesar, morituri te salutant*. Des photos d'Hitler défilent devant mes yeux : le Führer embrigadant les masses allemandes, inculquant son idéologie. « Nous sommes au milieu d'un boom économique comme le monde n'en a jamais vu », affirme le président, et s'adressant à Greta : « Nous devons rejeter les éternels prophètes de malheur et leurs

prédictions d'apocalypse. Ce sont les héritiers des diseurs de bonne aventure de l'ancien temps». Avant son arrivée, Trump avait clamé sur Twitter qu'il ramènerait de Davos des centaines de milliards de dollars aux États-Unis. Plus il parle, plus il se ridiculise. Mais c'est sans importance. Comme à l'église, les Puissants l'écoutent dans le respect et le recueillement. Que peut-on attendre d'autre d'esprits cupides et mercantiles ? Des «museaux à confiture», dirait Bernanos. Ne vient-on pas à Davos pour s'exhiber, rencontrer d'autres Puissants, faire des affaires, vendre sa pacotille ? Et le marché américain est si vaste... «L'éthique, elle nous emmerde», dit un Puissant présent. Il n'est pas Puissant pour rien... À son retour à Washington, le président dira à ses courtisans, même à ceux qui n'ont pas encore atteint ce niveau d'allégeance (mais l'esprit de cour l'emporte toujours), combien sa visite fut

appréciée, combien il fut aimé et fêté : «A TRI-UM-PH, I TELL YOU, THEY LOVE ME OVER THERE, THEY REALLY LO-VE ME, LO-VE ME !», en boucle. Les Pères fondateurs des États-Unis doivent se retourner dans leurs tombes... Fin du discours, enfin ! La dialectique simplissime, mais très calculée, a fait son effet. Klaus Schwab, le fondateur et président du forum et les participants applaudissent. Ils viennent d'entendre un génie autoproclamé, un génie avec lequel j'ai eu l'occasion de parler longuement à New York en 1982. Les principaux traits de caractère du personnage étaient déjà bien visibles, d'autant plus qu'il s'exprime sans retenue, mais imaginer que cet homme devienne un jour président des États-Unis !!!... La réalité dépasse la caricature. On baigne dans le grotesque. Et pourtant les dirigeants présents à Davos ne cessent de l'applaudir ! Éclatante démonstration du fameux discours de La

Boétie sur la servitude volontaire : comment expliquer que des gens à première vue décents puissent applaudir un tel homme et de telles inepties ? Même Trump, qui ne doit pas être vraiment dupe, ne doit rien y comprendre et penser que ceux qui l'applaudissent sont des minables (des «losers» comme il les appelle), des méprisables et pompeux laquais, comme ses ministres et les membres de son cabinet !... À cela, La Boétie répondrait que la servitude est volontaire ; que ce sont les peuples eux-mêmes, qui en acceptant de se soumettre, contreviennent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature humaine : la liberté. Rien de plus simple que de s'affranchir du tyran, dit l'auteur : «Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres». Certes, mais qu'attendre de PDG rapaces et de politiciens lèche-chèques alors que la planète est confrontée à des problèmes presque insolubles ?...

C'est maintenant l'heure des amuse-bouche avec viande séchée des grisons, Graubünden AOC Pinot blanc ou Champagne rose, Egg & Cheese McMuffin, chips Lay's et Coca-Cola Light pour l'homme providentiel, l'homme des évangélistes blancs. Et c'est le départ pour l'aéroport en traditionnelle limo noire escortée de gros 4x4 par une route enneigée digne d'une scène d'un Docteur Jivago yankee. Le maître, adoubé par le World Economic Forum et ses participants, ne pourra pas voir les gigantesques lettres dessinées par un paysan sur son champ, comme une prière d'adieu : «MAKE TRUMP SMALL AGAIN». Le spectacle de la vulgarité m'a toujours donné envie à la fois de vomir et de pleurer. Pareil dégoût d'un homme ne m'était jamais arrivé.

À part cela, rien de bien neuf dans ton vieux pays, un petit pays «neutre», morne,

solitaire, chauvin, moralisateur aussi (mais plus modestement), au milieu d'une Europe qui lui fait peur, calfeutré entre son Jura, ses Alpes, ses lacs, ses fleuves-frontières, sans véritable ami, un pays recroquevillé sur lui-même, qui fait habilement son miel des calamités qui l'entourent. On se demande parfois pourquoi nous sommes si seul, si souvent attaqués. Notre neutralité ne serait-elle pas mieux considérée si nous étions puissants, vraiment puissants, comme Israël ou la Corée du nord, avec une panoplie de bombes atomiques ou autres merveilles technologiques qui dorment sans doute dans les tiroirs de nos Écoles polytechniques !... Crois-tu que les Suisses pensent que notre neutralité est sérieuse, qu'elle n'est pas que du folklore pour gnomes mangeurs de fondue ? La publication du rapport Bergier, à la fin des années 90 sur les compromissions économiques de la Suisse avec

l'Allemagne hitlérienne, l'affaire des fonds juifs en déshérence, celle de l'or nazi traité par la Banque nationale, nous a donné la réponse que le citoyen curieux, doté d'un chouïa de bon sens, connaissait déjà, mais que le bourgeois bien-pensant, et le Parlement, soucieux de plaire aux industriels et aux banquiers n'ont pas appréciés, comme tu le sais. Que le peuple apprenne toutes ces magouilles !... Quel tollé !...Protestations et sifflets ! Bergier au clapier ! La fondue n'a pas passé. Ni la vérité. En réalité, l'être humain a rarement soif de vérité : «Devant les évidences qui lui déplaisent il se détourne préférant déifier l'erreur si l'erreur le séduit. Qui sait l'illusionner est aisément son maître ; qui tente de le désillusionner est toujours sa victime» (Gustave Lebon).

Parlant de l'affaire des fonds juifs en déshérence, j'avais été informé à New York de ce qui allait nous arriver par un

ami ambassadeur américain qui aimait beaucoup la Suisse. Je t'ai raconté la réaction d'un des associés d'une grande banque privée, lorsque je lui ai téléphoné de mon bureau devant ma secrétaire effarée (son mari était banquier) en lui demandant de passer le message au président de l'Association suisse des banquiers. C'était six mois, au moins, avant l'éclatement de l'affaire qui s'est déroulée exactement selon les dires de l'ambassadeur : «Oui, ça me paraît sérieux, me dit-il, mais le président... vraiment ?... C'est un... – «...Peut-être, lui répondis-je, mais selon mon correspondant, il serait urgent d'agir ; il y va de l'intérêt et de la réputation de la Suisse !...» On connaît la désastreuse suite de cette triste affaire lamentablement traitée par nos banquiers pris la main dans le sac. Depuis ce jour, il ne fut pas facile d'être Suisse dans la Grosse Pomme...

Heureusement j'étais parti quand Obama a fait exploser en plein vol, et en souriant comme à son habitude, notre secret bancaire peu après son élection en 2008 !

Notre neutralité, souvent instrumentalisée au cours de l'histoire, n'a-t-elle pas toujours été qu'une mascarade, une colossale hypocrisie bien commode pour nos politiciens et leurs alliés industriels et commerçants ! Enjeux de pouvoir, enjeux d'argent ! Rien de plus normal. Rien à voir. Circulez ! Bien courageux celui qui oserait se jeter à nouveau dans cette bataille, car le bourgeois suisse, comme la bourse, déteste l'incertitude. Il aime son confort. Il a besoin d'être rassuré, de s'entendre dire qu'il est différent, qu'il est honnête, qu'il est le meilleur dans le meilleur et le plus beau pays du monde. Encore que ... le père d'une amie, un banquier suisse qui s'éteignait dans un palace de Lausanne, me disait quelques heures avant sa mort, que «la Suisse était

un enterrement de première». Jeune encore, je n'en étais pas tout à fait convaincu. Mais je sentais déjà que la Suisse était plus à l'aise avec les mensonges d'État et les mythes qu'avec la réalité ; il était comme les radicaux de ton époque qui s'étaient fait une spécialité des jolies légendes : tout en s'occupant de leur petit frichti, ils ne cessaient de les instrumentaliser, de nous les fourrer sous le nez, à l'école, dans nos livres d'histoire, à l'Église, dans leur propagande électorale. Et si le nom du parti a changé lors de leur fusion avec le parti libéral (PLR) la tactique reste la même. Quant à la droite extrême, elle est encore, et plus que jamais, championne toutes catégories de la mythocratie, comme le cocoricisme l'est aux Français, sous le nom d'Union démocratique du *centre* (UDC). Tu avoueras que pour un parti ultra-conservateur, ultralibéral, national-populiste, la notion de centre est difficile à

comprendre ! L'anti-intellectualisme primaire et l'étranger (comme le Juif des années 30) est devenu le fascisme contemporain.

...Maintenant la vieillesse est là. La vie s'effrite. Angoisse et vertige. «On ne peut pas s'inventer arbitrairement des projets, dit avec raison Simone de Beauvoir ; il faut qu'ils soient inscrits dans notre passé à titre d'exigences...» Alors on végète en attendant la mort - le seul projet important qui nous reste. Lorsque tu te regardes dans le miroir, tu vois ton visage fatigué, tes cheveux gris, ta peau qui pend de partout, et, quand tu écris, tes mains couvertes de grosses veines bleues posées sur le clavier. Il y a les livres, heureusement ! On a enfin le temps de les déguster, de les vivre, de les partager longuement avec l'auteur : de ne jamais cesser d'apprendre. Dans l'enfance on cherche à remplir sa solitude, à se divertir, à s'identifier avec des héros de

romans qui vous font rêver, mais on n'aime pas trop l'effort que la lecture demande ; on passe d'un sujet à l'autre, d'un auteur à l'autre quand ils vous déçoivent ; on est trop jeune pour comprendre ; on reste sur sa faim et sa solitude d'enfant. Et puis l'horizon se rétrécit, le temps passe de plus en plus vite. On s'arc-boute à ses souvenirs et pourtant on voudrait rester dans le coup, comprendre son temps, et pour cela on lit les ouvrages contemporains, mais comme le dit l'écrivain et poète américain Jim Harrison : «les bons sont aussi rares que les républicains honnêtes». Alors on se replonge dans les œuvres des grands maîtres comme Dante, Montaigne, Cervantès, Rousseau, Flaubert, Proust, les grands russes, les grands sud-américains, les poètes philosophes et les philosophes poètes de Lucrèce à Nietzsche. Je ne cesse de lire et de relire Philippe Jaccottet, notre

poète de Moudon, l'un des plus grands poètes francophones contemporains. Il y a ce diable de Blaise Cendrars aussi... une autre histoire d'amour. La lecture n'est-elle pas une longue conversation avec l'auteur ? On n'est plus seul. On est entre amis. Et comme dit si justement Proust : «Avec les livres pas d'amabilité. Ces amis-là, si nous passons la soirée avec eux, c'est vraiment que nous en avons envie. Eux du moins, nous ne les quittons qu'à regret».

Tu te souviens de ce qu'on pensait des vieux lorsque nous avions vingt ans ? Maintenant c'est nous qui sommes les vieux ! Et qu'avons-nous fait entre-temps ?... Notre génération ne fut-elle pas souvent bien légère et insouciante ? Quand on lit les notes prises au long de la vie, elles laissent souvent un goût amer, comme si on avait participé à une drôle de guerre, une guerre absurde (ne le sont-elles pas toutes ?), une guerre conduite par

des autorités absurdes – et criminelles. On pense à Erich Maria Remarque et son chef d'œuvre *À l'ouest rien de nouveau*. On se dit aussi que le livre tout à côté du Remarque dans la bibliothèque récemment rangée par ordre alphabétique des auteurs (travail long et ô combien ennuyeux !), Thoreau's *Walden and Civil Disobedience*, ce plaidoyer contre la puissance aveugle des gouvernements, aurait dû réveiller notre conscience il y a des décennies déjà ! Car si «L'homme est l'artisan de son propre bonheur», comme le souligne Thoreau, son apathie, sa bourgeoise lâcheté (surtout ne rien faire, ne pas choquer, ne pas déranger - ô surtout pas -, ne pas «faire de vagues») sont aussi l'artisan du malheur : guerres incessantes, droits humains foulés aux pieds, crise climatique, pollution de l'air, de l'eau, des sols, pillage des ressources naturelles, déforestation, biodiversité à l'encan, élevages intensifs, agriculture industrielle

et ses ravages, usage massif de pesticides, dépeçage de paysages uniques (les paysages ne sont-ils pas nos plus beaux monuments ?), répartition intolérable des richesses. «La planète est malade du genre humain», dit Pierre Rabhi.

Pour essayer d'oublier le monde désenchanté dans lequel nous vivons, les poètes m'ont beaucoup aidé. À moins que tu sois complètement allergique à la poésie, pourquoi ne pas essayer de lire un poème de temps en temps, confortablement assis face à ton océan, alors que le soleil descend à l'horizon, ton océan si vaste, si mystérieux, si beau, comme le prolongement de ton jardin à l'infini. Ramuz écrivait que «beaucoup d'hommes ont perdu le sens du sacré. Hédonistes hautement mobiles, insatisfaits chroniques, ils vont «d'un château à l'autre», d'une gare à l'autre, d'un aéroport à l'autre, transportant leur spleen, leur vide existentiel, devrais-je dire, dans

leur valise à roulettes ; je-ne-fais-que-ce-que-j'ai-envie est leur devise, la consommation frénétique leur raison d'être. À ce sujet, j'adore le mot de Jim Harrison : «La culture de la consommation est devenue notre culture tout court.» Tragiquement vrai. Merci l'Amérique ! Dans l'imbécillité, l'imbécillité de luxe particulièrement, nous ne sommes pas mal non plus ! Par chance, quelques êtres jeunes, intelligents, courageux, désespérés, nous interpellent comme Greta Thunberg. C'est merveilleux. Aidons-les du mieux que nous pouvons à changer ce monde !

Il ne doit pas être facile de vivre dans un pays sous le joug d'un dangereux démagogue, où même ceux qui l'ont élu, et tous ceux qui travaillent pour lui, semblent terrifiés de faire un faux pas, y compris les médias, à de rares exceptions près. L'asservissement des esprits formatés par la machine à broyer d'une

grande Maison-Blanche, l'acceptation tacite des grossiers mensonges et de l'immoralité du président me donne la triste image d'une démocratie aux abois.

Le 18 février 2017, un mois à peine après son investiture comme 45^{ème} président des États-Unis, on pouvait lire dans le *New York Times*, sous l'excellente plume de Nicolas Kristof : «How Can We Get Rid of Trump ? [...] Trump has significant political support, so the obstacles are gargantuan». On ne pouvait mieux dire ! Trois ans plus tard, Trump est de plus en plus autocratique, de plus en plus dément. Si l'on peut facilement comprendre l'attitude de sa garde rapprochée (les sous-commis du pouvoir) qui monnaye sa propre soumission, celle des milieux d'affaires, des milliardaires qui adorent la dérégulation et les baisses d'impôts pour les riches (instituées par Reagan pour stimuler l'économie alors que l'argent épargné finit dans des paradis

fiscaux !...), que faut-il penser du petit peuple qui le soutient sans bénéficier des fruits de la croissance si honteusement partagés ? Comment peut-il adhérer à cette dérive ploutocratique autoritaire ? Comment peut-il œuvrer à l'édification de cette administration tyrannique qui s'octroie le droit de justifier tous les crimes dont elle est l'auteur ? À l'exemple du va-t-en-guerre ignare W. Bush, un des pires présidents que l'Amérique ait connu depuis James Buchanan, Andrew Johnson, Richard Nixon, et quelques autres ; mais ne nous disputons pas, la liste est longue. À chacun son pire. C'est aussi cela la démocratie ! Trump finira aussi dans le peloton de tête, ne penses-tu pas ? Tu te souviens des fameuses armes de destruction massives de Saddam Hussein !... Et cinq cent mille morts plus tard (en Irak seulement, sans parler de l'embrasement du monde musulman favorisant la poursuite du conflit

millénaire entre les sunnites et les chiites), Bush travaille toujours librement dans son jardin de Crawford au Texas !...

Comment, après tout cela, une partie importante du peuple peut-elle vénérer un autre *macho* dégénéré qui offre ce que l'écrivain polonais Witkiewicz appelle des pilules de Murti-Bing, du nom d'un «philosophe mongol qui aurait trouvé le moyen de transmettre sa vision du monde par voie organique» ? Ainsi l'homme qui fait usage de cette drogue «trouve la sérénité et le bonheur» mais est aussi «immunisé contre toute préoccupation métaphysique». Il est devenu l'homme obéissant et aimant, que les tyrans comme Trump aiment - Trump qui exige qu'on l'aime pour pouvoir aimer en retour. «Seule la première pilule est difficile à avaler, comme l'acceptation de la compromission avec la vérité», ajoute Witkiewicz. Dans *La Pensée captive*, que j'ai cité plus haut, Czeslaw Milosz nous

rappelle que ce qui nous sépare de la barbarie n'est qu'une minuscule pellicule d'insouciance : «Il suffit d'un soudain changement dans les conditions de vie, et l'humanité revient à l'état de la sauvagerie primitive». Milosz de conclure son ouvrage en écrivant : «J'ai toujours eu soif de voir un homme dur, brillant et pur – et en regardant l'homme tel qu'il est, j'ai détourné de lui mes yeux avec honte, et j'ai détourné les yeux de moi-même, car j'étais semblable à lui.» Bouleversant de vérité. «La lucidité est un premier pas vers la sagesse, donc aussi vers le bonheur» écrit fort justement André Comte-Sponville.

Je te serre la main affectueusement.
Take good care of yourself.

(Michel)

P.-S. Quel bonheur de vieillir entouré de livres, ne trouves-tu pas ? Une bibliothèque, même la plus petite et la plus modeste, n'est-elle pas ce lieu merveilleux où dans un silence à odeur de cire, de poussière et de champignons, les morts (et quelques vivants seulement chez moi) qu'on a souvent beaucoup aimés, dont on connaît l'intimité et les secrets, sont toujours avec nous réincarnés en livres ? Où que le regard se tourne, ils sont là. Ils nous attendent avec bienveillance et patience. À nous de faire le geste de les ouvrir avec le respect qui leur dû et de commencer un dialogue avec eux. Peu avant de t'écrire, alors que ton président arrivait en Suisse dans le vacarme d'Air Force One, je lisais un livre plein d'humour de Jim Harrison *A Really Big Lunch*, et j'ai pensé à toi, seul au bord de la mer, au milieu de tes pins et de tes buissons d'azalées, loin du bruit du monde, loin de la politique, loin de tout,

un endroit privilégié que Jim aurait aimé partager avec toi, avec une bouteille de son rouge favori, le Bandol Domaine Tempier, Cuvée classique, ou un Gigondas du Domaine Cayron. Tu l'aurais sans doute accompagné malgré ton envie d'en rester à ton Glenfiddich Pure Malt ! Un mot de Harrison à propos de la vieillesse que j'aime beaucoup : «Seuls l'humour et l'humilité permettent aux plus âgés de supporter l'existence, ainsi que le panneau de sortie haut d'un bon kilomètre bien visible au loin »...

À Crissier, dans la maison de mon enfance, au-haut d'un escalier de bois fort étroit qui aboutissait sous le toit recouvert d'immenses toiles d'araignées, il y avait un grand galetas sombre et mystérieux bourré de bric et de broc et de piles de bois de feu amoureusement coupé et fendu par mon père (mon père avait une passion pour le bois dont j'ai hérité), où j'avais construit avec de vieilles planches noircies

par le temps et de belles caisses de vins de France, ma première bibliothèque. Des livres qui avaient appartenu à ma mère quand elle était jeune fille : plein de romans de Delly, d'Eugène Sue – *Les Mystères de Paris*, *Le Juif errant* –, *Les Deux orphelines* d'Ennery, les contes des *Mille et une Nuits*, d'autres romans d'aventure, et des piles de magazines et leur odeur de moisi y avaient pris place peu à peu ; ils devinrent mon terrain de chasse favori. Un de mes plus beaux trésors était un petit Larousse illustré dépareillé avec sa fleur de pissenlit soufflée et sa devise «Je sème à tout vent» sur la couverture que je ne cessais de parcourir avec excitation et qui me faisait découvrir les autres et le monde. Une petite table, un tabouret de ferme, un lit-cage en fer adossé au conduit de la cheminée complétaient ce petit paradis, dont le sol en terre cuite recouvert d'un vieux tapis d'orient usé jusqu'à la corde

me protégeait du froid. C'est là que j'ai commencé ma vie et ma façon d'inventer le bonheur.

En bas, le village s'agitait ; les chars à pont et à ridelles passaient ; leurs roues cerclées de fer tintaient sur le chemin pierreux qui longeait la maison. Le bruit régulier des sabots des solides chevaux de trait rythmait les journées. Dans mon galetas, j'étais proche de la vie, et pourtant si loin. Même la clochette de la porte de l'épicerie de ma mère me faisait la grâce de ne plus m'importuner. Parfois un rayon de soleil traversait la petite lucarne rouillée au-dessus de ma tête et se reflétait dans les yeux facétieux d'une petite souris amie, perchée sur un carton rempli de vieux chiffons. Et puis il fallait partir, déranger la quiétude de mon paradis qui s'éveillait lentement dans la lumière tamisée du matin, sortir de mes longues rêveries et descendre vers le monde des humains et l'école qui m'attendaient.

C'était comme partir en voyage, mais je préférais les voyages dans mon Larousse illustré et mes livres à cinq sous.

L'été, l'air avait le goût de craie ; la poussière du chemin de terre devant la maison se soulevait sous mes pas et ne tardait pas à recouvrir mes chaussures amoureusement cirées par ma mère. J'étais inquiet car l'institutrice, qui venait de la ville avec ses habitudes de citadine, ses déformations de citadine devrais-je dire, nous réprimandait (gentiment) quand elle trouvait notre tenue négligée, et des remarques apparaissaient dans nos carnets, ce qui attristait ma mère. J'essayais de la consoler comme je pouvais, car moi, je m'en foutais. Au village, les citadins n'étaient pas mon truc. Il fallait d'abord qu'ils fassent leurs preuves dans leur nouvel univers campagnard où ils s'étaient construit une villa bien moderne et le plus souvent bien

laide. Ils devaient montrer patte blanche en quelque sorte. Peu y arrivaient. Si l'un d'eux se plaignait de l'odeur de crottin parce qu'une paysanne était venue faire ses courses avec sa charrette et son cheval, mon père disait tout haut qu'il préférait le crottin de cheval à beaucoup d'autres choses dans le monde... Moi, je me marrais, mais ma mère faisait des crises d'apoplexie et lui lançait des regards noirs. Lorsque Bluette, une fermière amie venait avec son vieux char à bancs tiré par Bijou, son grand cheval roux, il ne manquait jamais de me lécher la figure de sa langue rugueuse, ce qui en dégoûtait plus d'un. Je n'étais guère surpris. Mon père m'avait prévenu que les gens des villes pouvaient être bizarres. « Même Bijou a de la peine à les comprendre », disait-il. Parfois j'arrivais à me persuader que je vivais ailleurs.

Rien de tout cela ne se passait dans mon galetas, où je retournais toujours avec une joie immense retrouver l'immobilité des choses, mes livres, ma petite souris et le silence. L'humour pince-sans-rire de mon père, sa défiance des idéologies, des dogmatismes, de tous les fanatismes, son intelligence dans les situations difficiles, me parlent encore. L'importance que je lui attache grandit avec les années. J'imagine ce qu'il aurait dit de l'Amérique d'aujourd'hui, une Amérique qu'il n'a jamais eu la chance de connaître, un pays léchant les bottes d'un autocrate narcissique et dément mythifié par les conservateurs et l'Église, où l'opposition se déchire, où le contrôle de la pensée par Twitter interposé est devenu chose courante et acceptée, où un langage primaire et violent devient un instrument de pouvoir et un moyen de domination, où chaque individu pensant dans la garde

rapprochée du président est un acteur qui joue sa position en évitant qu'un regard, un geste, une parole non contrôlée lui nuise, où le pouvoir revient aux plus riches et aux plus forts, non aux plus justes et aux plus méritants qui n'auraient d'ailleurs aucune chance dans le contexte ? Il aurait sans doute appelé cela un régime autoritaire, voire même totalitaire, non sans raison ! Est-ce vraiment un régime qui convient à ce qui fut une des plus belles démocraties que l'humanité ait engendrée?... Qu'en penses-tu cher cousin en ces temps difficiles et en pleine campagne électorale présidentielle ?

Un méchant virus chinois vient d'atteindre l'Europe et risque de grandement perturber la vie sur la planète terre. Le monde qui venait de s'ouvrir va se refermer, pour un temps. Et moi je gambade encore dans mon beau

Connecticut, et dans le merveilleux Grand Nord de mes rêves qui restera, je l'espère, l'un des derniers espaces de paix et de liberté pour les générations futures. Je te laisse avec un poème, écrit après un voyage avec mon fils Patrick en 1996 (onze mille kilomètres de bonheur, de Davis, en Californie, à Fairbanks, en Alaska) :

Alaska Highway

*Dawson Creek
Fort Nelson
White Horse
Tok
Delta Junction
Rage de passer
Kilomètres grignotés par milliers
Je te foule enfin route mythique
forgée dans la démesure
et l'immensité du Grand Nord
forgée dans l'écorce vive
de la taïga fragile
où le grizzli le loup le caribou l'élan l'homme
se disputent une terre encore intacte
enchevêtrée d'immenses glaciers
et de montagnes sans nom
Je te foule enfin route solitaire
sous la pluie qui ne cesse d'enfler
ton lit de pierre de boue
et tes sillons profonds
qui s'accrochent aux roues du camion*

*Je voudrais arrêter le temps
 ne pas atteindre la fin du voyage
 frôler le rêve du royaume promis
 sans le toucher vraiment
 goûter l'eau libre
 qui s'échappe de glaciers pétrifiés
 humer le vent toujours en fuite
 qui caresse mon visage
 regarder les sentiers qui s'effacent
 dans la lumière minérale
 écouter le hurlement des loups
 à la frontière du monde
 palper la clarté austère du jour sans nuit
 emplissant l'espace jusqu'à l'horizon
 imprégner tout mon être des dimensions de l'inhumain
 Mais soudain un caillou claque
 sur le pare-brise qui s'étoile
 Deux mains moites s'accrochent au volant qui vibre
 Fusion de l'homme fatigué avec la machine
 Après combien de jours
 combien
 après
 serais-je dans l'espace réservé au silence?*

*«Le monde tel qu'il est laisse partout
transparaître un monde qui aurait pu, qui
aurait dû être» (Musil).*



NOTE

Le cousin d'Amérique est médecin. Né dans un beau petit village près de Genève où son père était aussi médecin, il a fait toute sa carrière à New York où je l'ai rencontré. Aujourd'hui à la retraite dans le sud des Etats-Unis, sur une île de Georgie, il traite encore bénévolement (à 95 ans) des patients sans filet social digne d'une nation dite civilisée.



Achevé d'imprimer
au printemps 2020
sur les presses de l'atelier du Cadratin à Sottens.





